CATHERINE DE STEINBERG,

OU

UN DÉJEUNER DU DUC D'ALBE.

MIMO-MÉLODRAME EN UN ACTE,

par P. VILLIERS,

Mis en scène par M. HENRI FRANCONI, *musique de* M. SERGENT, *représenté au Cirque Olympique des frères* FRANCONI, *Directeurs privilégiés, Faubourg du Temple, le* 3 *novembre* 1819.

PRIX 50 CENTIMES.

BIBLIOTHÈQUE
Amédée MARANDET

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevart Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1819.

(21 p. imp. Vᵉ Cossac)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC D'ALBE	Mr. FRÉDÉRIC.
LA COMTESSE de Steinberg. . , . .	Mme. FRANCONI.
UN OFFICIER de l'Empr. Charles V.	Mr. BALLIESTE.
GOUDLER, vieux militaire.	Mr. BUNEL.
HERMAN.	M. CHAP.
MICHELETTE, paysanne	Mme. BARON.
Sa Fille.	Mme. GILLIG.
Deux Maraudeurs.	Mrs. AHN, NIEPS.
Dames d'honneur de la Comtesse. . . .	Mmes. JOSÉPHINE, CAROLINE.

Officiers du duc d'Albe.

Soldats de l'armée espagnole.

Soldats de la Comtesse.

Paysans, paysannes.

THE UNIVERSITY OF WARWICK LIBRARY

La scène se passe dans le village, puis au château de Rudolstad.

75-17555X

[spc]
[pam]
PQ
2476
I4

NOTICE HISTORIQUE,

Tirée des Mémoires particuliers sur les campagnes du duc d'Albe.

Une dame allemande, issue d'une famille long-temps renommée par ses hauts faits d'armes, fit trembler le redoutable duc d'Albe, par sa conduite hardie et déterminée.

L'Empereur Charles-Quint, après la bataille de Mulberg, en 1547, traversa la Thuringe. Catherine, comtesse douairière de Schwartzburg, née princesse de Steinberg, obtint de lui une sauve-garde, afin que ses sujets n'eussent rien à souffrir de la marche de l'armée espagnole sur son territoire. Elle s'engagea de son côté à fournir aux Espagnols du pain, de la bière et d'autres provisions, à un prix raisonnable; en même-temps, elle eût la précaution de faire démolir le pont qui était tout près de la ville, et de le faire reconstruire à une distance considérable, afin que la trop grande proximité de la ville ne pût être une tentation pour ces hôtes avides.

Les habitans des environs furent prévenus qu'ils pouvaient envoyer leurs effets les plus précieux au château de Rudolstadt.

Le général espagnol, accompagné du prince de Brunsvik et de ses fils, s'approcha de la ville, et dépêcha un courrier à la comtesse de Schwartzburg, pour la prier de lui donner à déjeûner.

Une requête aussi modeste, faite à la tête d'une armée, ne pouvait être refusée. La Comtesse répondit au Duc qu'elle était flattée de le recevoir, et qu'elle ferait son possible pour lui être agréable. Elle lui rappela en même-temps qu'elle avait une sauve-garde et qu'elle connaissait trop le Duc pour douter un moment qu'il ne fît pas respecter ses propriétés.

Une réception honorable, la plus aimable politesse, une table bien servie prouvèrent au duc qu'il était reçu par une femme charmante.

On était à peine à la moitié du déjeûner qu'un messager hors d'haleine obligea la comtesse à quitter la salle à manger; il informa la comtesse que des soldats espagnols avaient usé de violence dans quelques villages et s'étaient emparés des bestiaux de plusieurs paysans.

La comtesse était la mère de ses sujets : indignée de ce manque de foi, mais conservant toute sa présence d'esprit, elle ordonna à ses gens de s'armer promptement en secret, et de bien garder toutes les avenues du château, ces ordres donnés,

elle rejoignit les princes encore à table. Elle se plaignit à eux dans les termes les plus touchans de la conduite qu'on avait tenue envers ses sujets, ajouta qu'on n'avait eu aucun égard à la parole de l'Empereur. Le duc répondit que de tels événemens étaient inséparables de la guerre, qu'il ne fallait pas faire attention à de légers dégats commis par des troupes en marche.

C'est ce que nous verrons, M. le Duc, répliqua Catherine avec courage; on rendra le bien à mes sujets, ou de pardieu, ajouta-t-elle en élevant la voix, *le sang des princes coulera pour le sang de mes bœufs*; à l'instant elle fait un signal et la salle se remplit de gens armés qui, l'épée à la main, mais avec respect se placèrent derrière les chaises des princes. A leur aspect, le duc d'Albe changea un instant de couleur; les princes un peu déconcertés se regardaient en silence: séparés de leur armée, entourés d'hommes déterminés, quel parti prendre!

Le Duc de Brunswik fut le premier qui, rappelant ses esprits et sachant prendre le change à propos, partit d'un éclat de rire, eut l'air de tourner la chose en plaisanterie, et finit par un éloge pompeux de la tendre sollicitude, de l'intrepidité qu'avait montrée la Comtesse pour défendre ses vassaux. Le duc d'Albe s'engagea à réparer, et à payer tous les dommages et prit congé de la Comtesse.

Note de l'Auteur.

Sur ce fond léger j'ai dessiné quelques scènes dramatiques, que M. Franconi jeune a avec goût brodées en les faisant précéder d'une action pantomime qui, en mettant à découvert les actes hostiles de quelques soldats espagnols, justifie la conduite de la comtesse de Steinberg.

Madame Franconi, en prêtant à Catherine ses graces et son talent, ne pouvait qu'assurer son triomphe sur le duc d'Albe et sur le public.

CATHERINE DE STEINBERG,

OU

UN DÉJEUNER DU DUC D'ALBE.

Le théâtre représente une vallée riante, garnie de jolies habitations. Dans le fonds, on découvre le château de Rudolstadt. A partir d'un point élevé qui domine la plaine, il est établi une ligne de vedettes qui s'arrête au paysan en faction sur la scène; il ne fait pas jour encore.

SCENE PREMIÈRE.

HERMAN, GOUDLER.

Au lever du rideau, Herman est en faction; au cri de *qui vive!* il aperçoit un homme, et crie à son tour en balbutiant: *Qui vive?*

GOUDLER.

Moi.

HERMAN.

Qui, vous?

GOUDLER.

Goudler... Eh! bien, comment te trouves-tu?

HERMAN.

Comme on se trouve, quand on ne se trouve pas bien!

GOUDLER.

Comment! pour une heure?

HERMAN.

Oui, mais une heure de faction, ça en vaut deux à cette horloge là.

GOUDLER.

Quelle belle nuit il a fait!

HERMAN.

Oui, pour ceux qui les aiment.

GOUDLER.

Va, va, quand tu auras couché une dixaine d'années sous la voûte du ciel, tu ne voudras plus dormir ailleurs.

HERMAN.

Ça vous plaît à dire: quant à moi, père Goudler, je crois que je préférerai toujours le ciel de mon lit à la voûte du ciel.

GOUDLER.

Poltron !

HERMAN.

Chacun a sa passion favorite, la mienne à moi c'est la peur.

GOUDLER.

Je t'en corrigerai.

HERMAN.

Incurable... C'est dans le sang : mon père avait peur de tout ; un rien, une feuille, une bête !

GOUDLER.

Il est peut-être mort en voyant son ombre ?

HERMAN.

Précisément.

GOUDLER.

Tu ne feras jamais un bon soldat.

HERMAN.

Eh ! pour çà, je m'en vante : je suis connu pour être poltron, aussi personne n'ose m'insulter ; ce n'est pas comme vous qui êtes la terreur des petits enfans.

GOUDLER, *en colère.*

Que dis-tu là ?

HERMAN.

La vérité.

GOUDLER, *mettant la main sur son sabre.*

Malheureux...

HERMAN.

Quand vous ferez vos yeux de chat... c'est vrai. Quand un enfant crie, ne lui dit-on pas, renfonce tes larmes, ou j'appèle le père Goudler pour te manger.

Goudler, fait un signe menaçant à Herman.

Ne vous fâchez pas. J'ai dit des petits enfans... n'est ce pas que j'ai dit des petits enfans... Je n'ai pas parlé des grands enfans: on sait bien qu'il ne faut pas se frotter à vos vieilles moustaches, elles sont trop coriaces.

Je suis toujours surpris qu'on ne vous ait déjà pas tué trois ou quatre fois... car vous êtes un peu taquin... Il faut en convenir :

Mais comment se fait-il que, vieux et brave comme vous êtes, vous soyez resté soldat, et que vous ne soyez pas fait maréchal pour le moins.!

GOUDLER.

Je l'aurais été, sans une maudite condition imposée à tous ceux qui veulent être officiers, c'est de savoir lire; et je ne le sais pas.

HERMAN.

Eh bien qu'est-ce que cela vous faisait puisque vous savez écrire.

GOUDLER.

Imbécile... je ne sais pas lire, donc je ne sais pas écrire.

HERMAN.

Ça ne vous empêche pas d'être un fort honnête homme.. et que j'aime qui pis est, parce que vous êtes farce, surtout quand vous avez bu un petit coup... oh ! comme vous m'avez amusé cette nuit avec vos histoires de bataille ! comme vous aimez la guerre !

GOUDLER.

La guerre c'est le plus beau ; le plus noble, le plus honorable des métiers. Il y a bien parci par là ses petits désagrémens : on se réveille quelquefois avec un bon bras, une bonne jambe de moins. Mais un bon tourneur remplace tout ça. Une feuille de laurier à sa boutonnière, son chapeau sur l'oreille, tout le monde vous regarde, vous salue en disant voilà un brave qui passe, et v'la c' qu' c'est...

HERMAN.

Tenez, papa Goudler, c'est bien dommage que mon parti soit pris; car je serais brave, rien qu'à vous entendre.

Votre fort à vous c'est la guerre, mon faible à moi c'est l'amour; vous vous feriez tuer pour votre madame Bellonne.. et moi je me ferais échiner pour Mlle Michelette, et c'est pour la défendre avec ardeur que j'ai gelé toute la nuit, en faction.

GOUDLER.

Et moi, si je retrouve aujourd'hui le feu de ma jeunesse, si je suis encore sous les armes, c'est qu'il ne s'agit plus d'interêts étrangers, mais bien de notre propre conservation, et que l'on est citoyen avant d'être soldat et que tout citoyen devient soldat quand il faut défendre sa patrie.. ne penses-tu pas comme moi ?

HERMAN.

Oh! oui. En défendant la comtesse de Steinberg nous défendons une mère.

GOUDLER, *avec force.*

C'est ça une bonne dame point vaniteuse, point impertinente qui ne dit jamais, mon grand père, le père de mon grand-père, mon père et moi nous sommes quelque chose..... et vous, vous n'êtes que des paysans... ah ! si tout le monde lui ressemblait, comme ça irait bien mieux dans notre pays, chacun s'estimerait ce qu'il vaut; aulieu de faire assaut de parchemin, on se disputerait à qui servirait mieux son pays et son Roi... voilà la bonne guerre.

HERMAN.

Je me battrais jusqu'à mon dernier bras pour la comtesse, comme vous l'avez fait pour son mari. Je braverais le duc d'Albe et toute son armée....

GOUDLER.

Bon, reste ici, sois bien actif, ne dors pas... on va venir te relever (*Goudler sort.*)

SCÈNE II.

HERMAN, des Maraudeurs.

On voit paraître des maraudeurs; ils regardent de tous côtés, aperçoivent la maison de Michelette, dont la fenêtre est ouverte : ne voyant point Herman que la peur, à leur arrivée, a fait blottir dans un coin, ils vont pour s'introduire.

Herman, voyant leur intention, et tremblant pour sa chère Michelette, surmonte la peur qui l'empêche de crier, arme son fusil, et tire sur un maraudeur, au moment où il va escalader par la fenêtre; il le manque : celui-ci se sauve.

Herman, effrayé du coup qu'il vient de tirer, tombe en criant *qui vive ! qui vive ! à moi;* le jour paraît.

SCÈNE III.

Goudeler arrive à la hâte; un maraudeur paraît à la fenêtre, dans l'intention de quitter la maison; mais apercevant Goudler et le paysan armé, il se retire dans l'intérieur; Herman, en voyant ses amis, crie.

HERMAN.

Mes amis ce sont des voleurs qui viennent comme de braves gens pour nous égorger, nous piller.

GOUDLER.

Où sont-ils...

HERMAN.

J'en ai tué un.

GOUDLER.

Où est-il.

HERMAN.

Tenez le voyez-vous là-bas... comme il se sauve... Mais Michelette, mais sa mère ! mais sa mère ! mais son petit frère.

En ce moment des cris de femmes se font entendre dans la maison

GOUDLER.

Ouvrez, ou c'est fait de vous ?

HERMAN.

Il va tuer la mère Michelette ; qui sait ce qu'il n'a pas déjà fait de ma future ?

On voit soudain la fenêtre s'ouvrir, et le maraudeur tenant d'une main un enfant par les cheveux, et de l'autre un poignard : la mère Michelette et sa fille dans le plus grand désordre s'enlaçent autour du maraudeur.

GOUDLER.

Rends-toi, ou je vais faire feu.

Au même instant, l'intrépide Goudler s'avance brusquement et pose le bout d'un canon de fusil sur la poitrine du maraudeur, le mouvement imprévu lui fait lâcher l'enfant que la mère Michelette reçoit ; puis sa fille ouvre la porte.

Pendant que les paysans tiennent le maraudeur en arrêt, on s'en saisit et on l'amène sur la scène.

On voit au même instant le pont-levis du château se baisser, et la Comtesse s'avancer escortée par quelques chevaliers.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, sa suite ; GOUDLER, HERMAN, Paysans et Paysannes.

HERMAN.

Voici Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Bravo, mes amis, j'aime à vous voir courir aux armes au premier signal. Quel est ce coup de fusil que j'ai entendu tirer ! quel est cet homme ainsi gardé ?

HERMAN.

Un soldat.

GOUDLER.

Lui, soldat! c'est un voleur; un de ces braves sans troupes, qui font la guerre aux femmes, aux enfans, qui déshonorent l'uniforme qu'ils portent; que personne ne reconnaît, et qu'on laisse pendre, parce qu'ils ne méritent pas qu'on leur fasse l'honneur de les fusiller.

LA COMTESSE.

Vous l'avez donc surpris?

HERMAN.

Oui, Madame la Comtesse; mais il n'était pas seul.

LA COMTESSE.

Les autres ont pris la fuite, sans doute.

HERMAN.

Oh! je le crois bien; ils étaient plus de cent cinquante pour le moins.

GOUDLER.

Et tu n'en as pas tué une douzaine?

HERMAN.

Une douzaine... non pas une douzaine; mais je suis sûr d'en avoir tué....

GOUDLER.

Et où sont-ils donc ceux que tu as tués?

HERMAN.

Vous êtes bon là, père Goudler, vous croyez qu'ils vont vous attendre.

LA COMTESSE.

Qu'on enferme ce misérable dans les prisons du château: les lois en feront justice. (*On l'emmène.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, sa suite, GOUDLER, etc.

TOUS.

Vive Madame la Comtesse, vive notre bonne mère!

LA COMTESSE.

Mes amis, mes enfans, suspendez ces marques d'attachement pour moi; attendez pour me louer que je m'en sois rendue digne. C'est aujourd'hui qu'une colonne de l'armée espagnole passe sur notre territoire. Le duc d'Albe, vain-

teur à Mulberg, marche sur Torgau, pour exterminer ce qu'il nomme des rébelles. Plaignons le fanatisme (1) armé, égorgeant des millions d'hommes, sous le prétexte de la religion; et bénissons le prince ami de l'ordre et de la paix qui nous gouverne.

J'ai envoyé cette nuit un de mes officiers au quartier général de l'empereur Charles-Quint. Comme nous avons lieu de tout attendre de sa grande âme, de sa justice, j'ai demandé une sauve-garde pour mon château; j'ai de plus offert en votre nom, au mien de fournir aux troupes ce qui leur serait nécessaire, sauf à s'acquitter à la fin de la guerre.

Le sacrifice est grand, immense, sans doute, mais il est commandé par les circonstances.

Mes enfans, je saurai le partager, je voudrais pouvoir le faire seul.

TOUS.

Ah ! madame.

LA COMTESSE.

Vous m'aimez : je dois justifier votre attachement. Vous me nourrissez, je dois vous protéger, vous défendre. Si quelques-uns de vous ne sont pas assez rassurés, et qu'ils craignent quelque désordre, que mon château leur serve de dépôt pour leurs effets, et d'azile pour leur sûreté personnelle.

TOUS.

Non, non.

GOUDLER.

Bravo! nos biens, nos cœurs, tout en commun.

LA COMTESSE, *attendrie.*

Que vous ai-je donc fait pour être tant aimée?

TOUS.

Du bien, voilà tout.

LA COMTESSE, *à la mère Michelette.*

Vous avez dû avoir bien peur, bonne Michelette?

LA MÈRE MICHELETTE.

Je n'ai tremblé que pour mes enfans.

---

(1) HISTORIQUE. *Le tableau des cruautés exercées par les deux partis fait frémir.*

HERMAN.

Et moi, j'ai eu peur pour tout le monde.

LA COMTESSE, *aux femmes.*

Venez au château. Vous, brave homme, (*à Goudler*) coutinuez à diriger, à soutenir le courage, le dévouement de ces bons habitans : nous devons tous concourir au maintien de nos droits, au respect dû à nos institutions : la patrie et les lois ; mais ne souffrons point d'injustes aggressions. Honneur aux guerriers armés pour la couronne d'Espagne ; hospitalité, secours à tous. Rassemblez sur cette place les citoyens qui voudront se défendre en cas d'attaque.

Opposons le sang froid à la rapacité de ces bandes indisciplinées, qui ouvrent la marche des armées. Opposons la force à l'audace, et le courage à l'assassin.

SCENE VI.

LA COMTESSE, les mêmes, etc.

On découvre dans l'horison un peloton de cavalerie. La sentinelle avancée crie aux armes, tout le monde se range en bataille, les femmes derrière ; la sentinelle crie *qui vive?* le trompette du peloton avancé répond : *Ordonnance... Avance*, répond la sentinelle.

LA COMTESSE.

C'est sans doute la réponse de l'Empereur.

On voit l'officier envoyé par la comtesse, accompagnant l'officier envoyé par Charles-Quint.

L'OFFICIER ESPAGNOL.

Madame...

Il s'approche de la comtesse ; lui remet la lettre autographe de son Souverain ; la comtesse la prend, la déchachete.

LA COMTESSE, *lit.*

« Madame la Comtesse, on vous a mal informée quand on » vous a dit qu'une colonne de mes troupes devait passer sur » votre territoire : elle a reçu une autre direction, une petite » partie de l'ambulance traversera votre comté. Le duc d'Albe » suivra le même chemin. Je lui envie l'honneur qu'il aura » de voir une femme, l'ornement de son sexe et la veuve d'un » des plus braves officiers de l'armée Saxone.

« Le duc d'Albe a reçu mes ordres.

CHARLES-QUINT.

TOUS.

Vive Charles-Quint! vive Catherine de Steinberg!

LA COMTESSE.

Mes amis, vous le voyez, le succès couronne mes vœux et votre espérance...

L'OFFICIER ESPAGNOL, *à la comtesse.*

Permettez-moi de vous faire part d'un secret qui honore à la fois mon souverain et madame la Comtesse à qui Charles-Quint se plait à rendre un noble hommage.

Les ordres donnés pour le passage d'une colonne sur votre territoire, ont été contremandés par l'Empereur, au reçu de votre lettre. (1)

Je suis bien flatté d'avoir obtenu la faveur d'un message aussi important, auprès d'une aussi belle, d'une aussi noble dame.

La comtesse remercie avec grace; l'officier sort.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, les mêmes.

LA COMTESSE.

Cette généreuse conduite de Charles-Quint, n'a rien qui m'étonne. Ce prince imprime à toutes ses actions un caractère de magnanimité.

(*Aux Paysans.*)

Le duc d'Albe passe par ici avec son escorte. Il faut le recevoir avec les honneurs dus à sa haute renommée.

Il est inutile de vous recommander les soins de l'hospitalité; aucune vertu n'est étrangère aux cœurs des bons citoyens.

SCENE IX.

LA COMTESSE. — Les Mêmes.

On entend le bruit des chevaux, il annonce l'arrivée du duc d'Albe. Des soldats de son escorte paraissent, puis un officier.

Quelques paysans vont à sa rencontre; Goudler s'empresse de faire mettre sa petite troupe sous les armes, et se place à leur tête.

LE DUC, *paraît; salue.*

Suis-je loin du château de Rudolstad?

---

(1) *Historique.*

GOUDLER, *le montrant.*

Le voici, Monseigneur.

LE DUC.

Madame la comtesse de Schwartzberg ?

GOUDLER.

Voici, madame la Comtesse en personne.

LE DUC.

Il descend de cheval, s'approche avec grace et noblesse de la comtesse, et parait frappé de sa beauté, de la richesse de son costume guerrier.

La renommée, madame la Comtesse, est encore bien au-dessous de tout ce que je vois, de tout ce que votre présence inspire. C'est la beauté sous l'armure de Minerve au milieu de sa cour, au milieu de son camp.

LA COMTESSE.

Monsieur le Duc, c'est tout bonnement une mère au milieu de sa famille, au milieu de ses protecteurs.

LE DUC, *galamment.*

S'il eût été affligeant que ces cantons si peuplés, ces plaines si fertiles, fussent devenus le théâtre de la guerre, il eût été bien glorieux pour le Général d'avoir en tête un pareil ennemi, Madame, et votre conquête....

LA COMTESSE.

M. le Duc, cet ennemi aurait osé se mesurer avec le Général, quel qu'il aurait été... Sa conquête aurait honoré le vainqueur.

LE DUC.

Madame, chaque parole que vous prononcez me pénètre d'admiration pour vous.

LA COMTESSE.

Vous passez sur mes terres, vous me ferez l'honneur d'accepter à déjeûner. Je ferai mon possible pour bien mériter d'un hôte aussi illustre.

Veuillez m'accompagner. (*La Comtesse reçoit la main du Duc ; s'arrête un instant*).

M. le Duc, votre escorte trouvera ici tout ce qui lui sera nécessaire. L'Empereur vous aura sans doute fait part des ordres que lui-même a daigné me transmettre.

LE DUC.

Oui, Madame, et je saurai les faire respecter.

LA COMTESSE, *aux habitans.*

M. le Duc connait les conditions et les fera remplir..... partons....

Elle sort avec le duc et son état-major, Goudler fait battre au champs, et présenter les armes, le Duc applaudit à la tenue des paysans armés.

SCÈNE X.

GOUDLER, HERMAN, Paysans et Paysannes.

GOUDLER, *à sa troupe.*

Garde à vous... Portez armes.. Presentez armes... Haut les armes.... Bravo. Faites ce que vous voudrez; mais ne vous écartez pas.

Plusieurs soldats de l'escorte et de différentes armes arrivent, on les reçoit avec cordialité, ils boivent ils mangent, quelques-uns commencent à devenir bruyans, à s'enivrer, à chanter, à disputer. L'un deux veut embrasser Michelette; elle se défend.

Herman accourt, veut se mettre entre deux. Il est poussé, pressé et culbuté. Plusieurs soldats entrent dans quelques maisons, et en sortent avec quelques effets qu'ils emportent; le désordre est extrême.

GOUDLER, *à l'officier qui commande le détachement.*

Monsieur, vous voyez la conduite de vos soldats, elle mérite punition, vous allez me suivre chez madame la Comtesse.

L'officier le regarde avec mépris et veut sortir.

Quelques paysans surviennent.

Goudler insiste auprès de l'officier pour qu'il le suive. Celui-ci refuse, Goudler ordonne qu'on le saisisse. L'officier veut faire résistance; mais on lui présente les bayonnettes. Il rend son épée : et tous montent au château.

SCÈNE XI.

Le Théâtre change et représente un magnifique salon du quinzième siècle.

LA COMTESSE, GOUDLER.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, Goudler? quel trouble vous agite? quelque malheur serait-il donc arrivé?

GOUDLER.

Un grand, madame la Comtesse, un grand. Une émeute a eu lieu dans le village... on a pillé; le dégât est très-considérable... le sang a coulé.

LA COMTESSE.

Ce que vous me dites est-il vrai?

GOUDLER.

N'est que trop vrai, madame la Comtesse...

LA COMTESSE.

Il suffit.

Après un moment de silence, pendant lequel elle paraît occupée d'une grande pensée.

Écoutez-moi. Descendez au village, tâchez de dissiper les plus mutins. Faites faire promptement un état des dégâts occasionnés par les troupes, hâtez-vous de me l'apporter, et faites-vous suivre par une douzaine de vos plus braves armés. Tenez-vous prêt avec eux, au premier signal.

GOUDLER.

Comptez sur mon zèle. (*Il sort*).

SCÈNE XII.

LA COMTESSE.

Je ne dois pas souffrir qu'au mépris de la volonté de l'empereur, qu'au mépris de ma sauve-garde, on ne me fasse pas justice des violences exercées envers mes sujets.

Je connais le caractère du duc d'Albe. Il a rempli l'Europe de son nom, du bruit de ses victoires ; mais la Hollande, mais les pays bas, frémissent au récit de sa sévérité, de ses cruautés. Le sang des comtes d'Egmont, de Horn s'élève contre lui et demande vengeance (1). Il a souvent étouffé la voix de l'humanité, ensanglanté de nobles lauriers.

J'ai promis de protéger mes sujets, je serai fidèle à mes sermens. J'ai vécu pour les aimer, je mourrai pour les protéger, pour les défendre. (*On vient.*)

SCÈNE XIII.

LE DUC, sa suite LA COMTESSE.

LE DUC.

Eh ! quoi? madame la Comtesse, vous vous dérobez sitôt à notre reconnaissance. D'honneur nous sommes dans le palais d'une enchanteresse, nous marchons de surprise en surprise.

LA COMTESSE.

Je vous en ménage encore une...

---

(1) *Comme quelques personnes lui parurent étonnées de cette exécution sanguinaire, il leur dit que peu de têtes de saumons valent mieux que plusieurs milliers de grenouilles.*

LE DUC.

C'est trop de soins.... croyez que je n'en perdrai jamais le souvenir.

LA COMTESSE.

Je ferai en sorte qu'il ne s'efface jamais.

Vous avez daigné tantôt adresser quelques encouragemens flatteurs à ma troupe, un petit détachement de mon armée ambitionne l'honneur d'exercer devant vous, et pour justifier la haute idée que je vous ai donnée de mes talens militaires, au défaut de danseurs pour vous donner un bal, je commanderai quelques évolutions.

M. le Duc vous pardonnerez à ma petite milice bourgeoise. Si elle n'a pas l'habitude des grandes manœuvres, elle observe la plus exacte discipline, et si jamais elle était forcée de porter sa valeur dans une autre province, elle respecterait les conventions et le droit sacré des nations.

LE DUC.

Madame la Comtesse a prononcé ces dernières paroles de manière à me laisser croire....

LA COMTESSE.

La vérité. . On vient de m'avertir que quelques-uns de vos soldats s'étaient livrés, dans Rudolstad, à des violences que réprouve la justice.

LE DUC.

Il est possible, madame la Comtesse, que quelques partisans écartés de la route tracée, aient exigé des denrées de premières nécessité... cela arrive assez ordinairement; nous ne sommes pas toujours les maîtres d'empêcher ces petites excursions.

LA COMTESSE.

Tant pis, M. le Duc, et j'oserai blâmer hautement la négligence de ceux qui commandent.

LE DUC.

Quoi!... pour quelques bagatelles ?

LA COMTESSE.

Qu'il est de l'honneur des chefs de ne pas tolérer. Si le soldat s'associe à la gloire de ses généraux, les fautes du soldat retombent sur les chefs... N'en parlons plus...

Elle fait un signal, on voit entrer une compagnie de paysans armés.

La Comtesse offre galamment son épée au Duc pour commander.

LE DUC, *avec grâce.*

Cette épée est trop bien entre vos mains. Je serai toujours flatté d'apprendre encore sous vos ordres l'art de la guerre, bien persuadé que vous le possédez au même degré que l'art de plaire.

LA COMTESSE, *à sa troupe.*

Garde à vous....

Elle commande la charge en douze temps; elle a fait porter les armes, quand on voit entrer Goudler.

SCÈNE XIV, ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LE DUC, GOUDLER.

Goudler s'approche de la Comtesse, lui parle bas, et lui remet un papier; puis il se place à la tête du peloton.

LE DUC, *qui a vu le mouvement de la Comtesse.*

Quelle nouvelle vous apporte ce vieux militaire. Vos traits paraissent altérés, une émotion vive... profonde...

LA COMTESSE, *parcourant le papier.*

Il est vrai qu'à la lecture de ce papier, je ne puis me défendre d'un sentiment de douleur... d'indignation contre la conduite des troupes espagnoles.

LE DUC.

Contre mes troupes... expliquez-vous?

LA COMTESSE.

Je vais le faire avec franchise. Ce papier qu'on vient de me remettre, et que voici. (*Elle le présente au duc.*) est l'état des dégâts, des *vols* fait par vos soldats.

LE DUC, *avec hauteur.*

Des vols.

LA COMTESSE.

Lisez.

LE DUC, *d'un air dédaigneux.*

Des vols... (*après avoir lu*). Le mal n'est pas si grand que vous vouliez le faire croire. Une dispute, des tables renversées, brisées, quelques effets soustraits. Une jeune fille serrée de près par des braves, vous conviendrez, madame la Comtesse, que tout cela ne vaut pas la peine qu'on y fasse attention. Ces événemens se renouvellent à chaque instant dans la marche d'une armée.

Rassurez-vous, noble Amazonne, ne nous occupons pas d'aussi petits intérêts.

LA COMTESSE, *avec fierté.*

Continuez de grâce, M. le Duc.

LE DUC, *après avoir lu.*

Oh! ceci parait un peu plus sérieux... des voies de fait..

quelques escamouches, dans lesquelles quelques mutins, des paysans...

LA COMTESSE, *indignée.*

Des paysans...

LE DUC *lestement.*

Ou des bourgeois, si vous le voulez, ont reçu le prix de leur audace de leur arrogance, de leur témérité pour avoir osé se mesurer contre mes troupes victorieuses.

LA COMTESSE.

C'en est top; paysans ou bourgeois ils sont hommes, citoyens et nos enfans. Ils n'ont eu ni l'arrogance, ni la témérité de se mesurer contre des vainqueurs : mais ils ont usé du droit sacré des nations, ils se sont opposés à la violence; il faut les apaiser ou tout attendre de leur désespoir.

LE DUC, *toujours d'un ton embarassé.*

Belle Comtesse, vous voulez donc la guerre?

LA COMTESSE, *noblement.*

Je veux justice, et je l'obtiendrai. Tout sera réparé avant votre départ.

LE DUC.

Le ton est menaçant!

LA COMTESSE.

Il est ce qu'il doit être, ferme et invariable.

LE DUC.

Vous voulez me forcer...

LA COMTESSE.

A signer ce papier; il le faut, l'honneur le veut.

LE DUC, *avec rudesse.*

Et c'est un ordre que vous osez me donner? Je n'en reçus jamais que de Charles-Quint, et ne pensez pas que le duc d'Albe en reçoive jamais d'un autre. J'honore vos vertus, j'estime votre courage, je respecte votre noble caractère, mais, je vous le répète, les torts de mes troupes sont excusables... et s'il falait écouter toutes ces plaintes ridicules qui se multiplient à chaque instant avec des intentions intéressées..... souvent fausses...

LA COMTESSE, *avec émotion.*

Je ne chercherai point à savoir de quelle nature ont pu être et seront à l'avenir les motifs des griefs qu'on soumettra à votre tribunal militaire... ceux dont je me plains ne sont ni interessés, ni faux... les coupables et les victimes sont là : on peut tout confronter, un de vos officiers arrêté et enfermé dans une prison...

LE DUC.

Vous avez-osé ?....

LA DUCHESSE.

Exercer mon autorité... en attendant que les loix prononçent.

LE DUC.

Cet acte de pouvoir, envers un soldat de moi armée.

LA COMTESSE.

Est juste.

LE DUC, *à ses officiers.*

Suivez-moi.

LA COMTESSE, *à sa troupe.*

Portez vos armes.

LE DUC, *étonné.*

Suis-je dans une embuscade ?

LA COMTESSE.

Apprêtez vos armes.

LE DUC.

Il met la main sur la garde de son épée la tire à moitié, sa suite en fait autant. Il fait signe à un officier de sortir.

A moi ! (*ses officiers se rangent près de lui.*)

LA COMTESSE, *s'opposant à la sortie de l'officier.*

La ruse, la résistance sont inutiles, au sortir de mon château, vous appelleriez sur moi, sur mes sujets toute votre vengeance, il est de mon devoir de braver tout... Signez.

LE DUC.

De la violence ! ..... non. (*Il veut sortir.*)

LA COMTESSE.

Eh ! bien le sang du duc d'Albe coulera pour le sang de mes sujets (1).

(*à sa troupe.*)

Joue....

LE DUC, *un peu déconcerté.*

Madame... quoi les armes sont ?

LA COMTESSE.

Chargées...

Elle fixe ses regards sur le duc qui après avoir cherché à lire dans les yeux de ses officiers, remet son épée

(1) *Voyez la Notice.*

dans le fourreau. La comtesse qui a vu ce mouvement d'un consentement tacite se retourne vers sa troupe.

Portez vos armes....

LE DUC, *avec un rire forcé.*

Il faut se rendre, rien ne peut résister à vos attraits, à vos armes et pour que rien ne manque à votre succès, comme auteur, comme acteur de cette scène, je vous avouerai, madame la Comtesse, que je n'ai pu me défendre d'un mouvement.....

LA COMTESSE, *gaîment.*

Ma pauvre milice bourgeoise doit être bien fière d'avoir fait une fois trembler le héros à Mulberg, le plus grand capitaine du siècle.

LE DUC.

Mais aussi, vous me serriez de près.

(*Aux paysans.*)

Mes braves, vous serez tous et bien dédommagés des pertes que vous avez faites. J'en prends l'engagement au nom de l'Empereur mon maître. En attendant, voici ma bourse pour la jeune fille qui a le plus à se plaindre ; elle lui servira de dot, si elle a fait un choix.

HERMAN.

Un choix ! je le crois bien, et un bon ! c'est votre serviteur ; moi.

LA COMTESSE.

Vous l'entendez.

LE DUC.

Madame je vous remercie de votre gracieux accueil.... de votre excellent déjeûner... en vous avouant cependant, aimable et brillante amazone, que je ne m'attendais pas au dessert.

FIN.

De l'imprimerie de Mme. Ve. Cussac, rue Montmartre, n°. 30.